

# L'EMPEREUR HÉRACLIUS

ET

## L'EMPIRE BYZANTIN

AU VII<sup>e</sup> SIÈCLE

Par **L. DRAPEYRON.**

---

Paris. — ERNEST THORIN, libraire-éditeur, rue Médicis, 7.

---

A l'orient comme à l'occident, la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle offre, à l'historien philosophe, un spectacle bien digne d'attention. D'une part, l'unité de l'empire franc, rêvée en vain par la malheureuse Brunehaut, ne semble un instant se réaliser avec Clotaire II, avec Dagobert, que pour s'anéantir sous les derniers rejetons des Mérovingiens, dont la race dégénérée paraît dès lors frappée d'impuissance. D'autre part, l'empire byzantin, souillé par l'infâme, le sanguinaire et inexorable Phocas, ne reprend une nouvelle vie, sous Héraclius, que pour mourir ensuite de la mort lente du débauché usé par les vices. Et, si des événements purement politiques, le philosophe porte ses regards sur les événements religieux, il verra saint Colomban et ses disciples porter la foi au sein des populations germaniques : fait d'une grande importance tant au point de vue moral qu'au point de vue politique. En effet, les missionnaires, en réunissant les Germains, épars dans leurs forêts, en masses plus compactes, rendirent possible la résistance aux hordes errantes de l'Asie, arrêtrèrent les flots sans cesse renaissants des barbares, et fer-



mèrent pour jamais la grande route des invasions du côté de l'orient. Mais tandis que l'Église chrétienne triomphe à l'Occident, elle se voit arracher l'Orient, son berceau, et perd la terre qu'avait consacrée le sang de son fondateur.

Mahomet, le prophète de la Mecque, reprend l'œuvre des Perses. A Schaharbaz, *le Sanglier Royal*, succède Kahled, *l'Épée de Dieu*. Puis bientôt, sous les successeurs de Mahomet, l'islamisme, prenant la route opposée à celle suivie jusqu'alors par les peuplades de l'Asie, s'en vient, par le nord de l'Afrique et les côtes de la Méditerranée, envahir la vieille Europe et menacer la foi chrétienne régnant au Capitole. C'est là une époque solennelle, s'il en fut jamais, dans l'histoire de l'humanité. M. Drapeyron, dans son excellent travail sur l'empereur Héraclius et l'empire byzantin au VII<sup>e</sup> siècle, se propose de nous faire connaître à fond les premiers acteurs de ce vaste drame qui commence avec Héraclius et Mahomet et se termine par la prise de Constantinople et la ruine de l'ancien monde. Ce n'est pas une monographie pure et simple du vainqueur de Phocas qu'il fait; c'est une étude profonde du caractère, des sentiments et des passions de ce grand homme, dont l'histoire présente des contrastes si singuliers. Expliquer la grandeur et la faiblesse d'Héraclius, ses revers aussi bien que ses succès, non-seulement par les circonstances politiques et matérielles au milieu desquelles ce prince s'est trouvé, mais aussi et surtout par son caractère moral et religieux, en faisant de son héros une sorte d'anatomie psychologique, voilà ce que se propose M. Drapeyron, et voilà ce qui donne à son travail un caractère particulier et original que quelques-uns des juges du jeune candidat au doctorat ès-lettres n'ont peut-être pas voulu comprendre, tout en reconnaissant, à son étude, des mérites qui lui ont valu les suffrages de la docte Sorbonne; mais pour nous, c'est là ce qui fait le principal mérite de l'ouvrage. Quand nous disons que M. Drapeyron a procédé par la psychologie dans l'explication du caractère de son héros, nous ne voulons pas dire qu'il n'a point eu recours à l'histoire ni qu'il a négligé de consulter les documents qui pouvaient l'aider et le diriger dans son travail. Au

contraire, il n'a négligé aucune des sources premières, il a tout lu, et traduit de sa propre main les écrivains byzantins qui ont parlé d'Héraclius, et nous pouvons dire que son travail est l'essence la plus épurée de ce qui a été écrit sur *le premier et le plus glorieux des croisés*. M. Drapeyron a fait preuve d'une grande indépendance d'esprit et d'une grande sûreté de critique. En effet, ce n'est pas à l'aveugle qu'il traduit et cite Georges Pisidès, le poète courtisan qui chante son maître, le moine Théophane et le patriarche Nicéphore ; il sait la croyance qu'il doit accorder à chacun d'eux et le parti qu'il doit et peut en tirer. Aussi commence-t-il par établir dès les premières pages la valeur de ses guides et surtout de Georges Pisidès, le principal d'entre eux, qui joua auprès d'*Héraclius le même rôle* qu'Ennius auprès de Scipion. Le diacre de Sainte-Sophie, admis dans l'intimité de l'empereur dont il est peut-être même le directeur spirituel, nous livre, pour ainsi dire, tous les secrets du cœur de son maître. Si Héraclius est le moteur et comme l'acteur unique *du drame qui s'accomplit, Georges Pisidès, tel que le cœur dans la tragédie antique, applaudit, raisonne, pleure de joie et de douleur*. Pisidès est le seul écrivain contemporain même du vainqueur des Perses, et c'est le principal guide de M. Drapeyron ; mais il ne néglige pas pour cela les écrivains postérieurs. Le moine Théophane qui écrit un siècle plus tard et qui voit partout la constante intervention de Dieu et des saints, donne à l'auteur d'excellents renseignements touchant la guerre et les hérésies du règne éminemment religieux d'Héraclius. Tout en puisant à ces deux sources principales, l'auteur est loin de dédaigner les autres écrivains qui ont parlé d'Héraclius. Nicéphore, patriarche de Constantinople au ix<sup>e</sup> siècle, semble ne se rappeler que les défaites et la triste fin du grand empereur, et son récit forme le contraste le plus frappant avec les poèmes de Pisidès. Du contraste jaillit la lumière pour M. Drapeyron. La chronique Pascale, les compilations de Suidas, Cedrenos et Zonaras, Joël, Manassès, etc., offrent aussi quelques renseignements au consciencieux et judicieux historien d'Héraclius, qui n'a négligé aucune source sérieuse et n'a même pas dédaigné la chronique

latine de Frédégaire, qui nous fait assister à la formation d'une légende dont s'empara le moyen âge, et suivant laquelle Héraclius devint, comme Alexandre, le héros d'un roman fort célèbre. Nous en dirons quelques mots plus loin.

M. Drapeyron n'a point traité le côté légendaire, et nous l'en félicitons. L'histoire n'y aurait rien gagné pas plus que la renommée d'Héraclius. Ce sujet pourrait donner lieu à un travail particulier intitulé : *Héraclius dans la littérature du moyen âge et dans celle des temps modernes*. Nous engageons fort M. Drapeyron à l'entreprendre. Mais en attendant nous ne pouvons qu'approuver le plan qu'il a choisi et le bonheur avec lequel il l'a exécuté. La légende n'avait que faire dans un travail du genre de celui-ci, où l'auteur se propose d'expliquer les phases diverses du règne d'Héraclius par le caractère même d'Héraclius, et non en opposant Héraclius jeune à Héraclius vieilli.

L'ouvrage de M. Drapeyron, composé de vingt-cinq chapitres, peut se diviser en huit parties principales : 1<sup>o</sup> Écrivains consultés par l'auteur, valeur critique de Georges Pisdès ; 2<sup>o</sup> État de l'empire byzantin, son régime, ses ressources, sa diplomatie ; 3<sup>o</sup> Héraclius avant la guerre contre les Perses (610-622) ; 4<sup>o</sup> Guerre contre les Perses (622-628) ; 5<sup>o</sup> Grand projet religieux d'Héraclius ; 6<sup>o</sup> Les Arabes et Mahomet (630-638) en Syrie et en Egypte ; 7<sup>o</sup> Établissement des Slaves méridionaux dans la vallée du Danube ; 8<sup>o</sup> Maladie et mort d'Héraclius (641).

Nous avons parlé des sources auxquelles M. Drapeyron a puisé. C'est à force de s'être familiarisé avec les auteurs qu'il a consultés, de les avoir approfondis, de se les être assimilés, pour ainsi dire, d'avoir redressé les panégyriques des uns par les critiques des autres, qu'il est arrivé à nous faire d'Héraclius, non un panégyrique nouveau à la façon de Pisdès, mais une histoire réelle, une image vivante. Ne reprochons point au jeune docteur son enthousiasme, car c'est l'enthousiasme de la science, c'est l'enthousiasme que communique à la composition un sujet profondément étudié et longuement médité. M. Drapeyron ne dissimule ni les faiblesses, ni les fautes de son héros ; il les explique et il les explique, comme il explique ses succès et ses revers.

Aussi bien, son but n'est pas d'élever une statue au grand homme, mais de faire jaillir la lumière historique sur ce VII<sup>e</sup> siècle où l'humanité a passé par des crises si redoutables, et d'expliquer comment la mémoire d'Héraclius est devenue si populaire au moyen âge. Mais voyons comment procède l'auteur.

Après avoir établi la valeur des différents auteurs dont il s'est inspiré, il nous trace, d'après Pisédes, le portrait physique et le caractère moral d'Héraclius. Le portrait physique n'était peut-être pas fort nécessaire au but que se proposait M. Drapeyron, qui a négligé la légende pour ne traiter que l'histoire. En effet, il avoue lui-même que tous les avantages corporels dont le louent et Pisédes et la plupart de ceux qui ont parlé de lui, ne sont vraiment propres qu'à expliquer la légende. Quant au caractère, c'est autre chose ; et, s'il faut beaucoup rabattre des éloges de Pisédes, cependant il est bon de se rappeler qu'au nombre des vertus, dont ce poète tresse à Héraclius une couronne si fleurie, ne figure point la libéralité, que tout courtisan est intéressé à célébrer la première. Pisédes est enthousiaste, il n'est pas flatteur. Pour avoir l'Héraclius véritable, l'Héraclius de chaque jour, suivant les expressions de M. Drapeyron, il n'y a qu'à atténuer les fortes saillies. C'est ainsi qu'au lieu du héros parfait de Pisédes, réunissant tout à la fois le courage d'Achille et la prudence d'Ulysse, Héraclius n'est qu'une sorte de Philopémène, *mélange d'énergie et de faiblesse, d'enthousiasme et de découragement*.

C'est la sensibilité qui domine chez Héraclius. Or, « quand la » sensibilité est soumise à une forte épreuve, il en résulte une » crise intérieure qui peut avoir deux résultats bien opposés : un » enthousiasme aussi puissant que la plus indomptable volonté, » ou un énervement qui confine à la léthargie et à la mort. » N'est-ce pas, en effet, sous ces deux aspects qu'Héraclius nous apparaît durant tout son règne ? Et, « c'est en marquant les » causes et les phases diverses de cette exaltation et de cette » prostration qu'on expliquera toute son histoire. »

En résumé, le côté faible d'Héraclius, c'est la volonté. « Cet » homme étrange a des facultés prodigieuses ; mais ces facultés,

» loin d'être équilibrées, comme dans Epaminondas, sont inéga-  
 » lement développées. Il a plus de sensibilité que d'intelligence,  
 » plus d'intelligence que de volonté. Il sera entraîné à l'action  
 » par son ardente sympathie, et alors on aura, mais bien fausse-  
 » ment, l'illusion d'une énergie sans égale ; mais il sera enchaîné  
 » si sur cet amour de Dieu, des hommes, et en particulier de sa  
 » famille, vient à planer un nuage. Ainsi, il dépend entièrement  
 » du dehors. Ce n'est pas le héros dont parle Horace, qui ver-  
 » rait, sans sourciller, le monde s'écrouler sur lui. Ne le com-  
 » parons pas non plus à Alexandre : il eût conçu la campagne  
 » d'Issus ou d'Arbèles, nous l'affirmons, mais eut-il tranché le  
 » nœud gordien ?

» Un pareil génie périrait dans son germe, si rien ne venait  
 » l'exciter. Héraclius est à jamais inscrit dans les annales de  
 » l'humanité, parce que l'étincelle de son génie jaillit inopiné-  
 » ment sous un choc terrible. »

Comme on peut le voir par ce portrait, M. Drapeyron ne se fait pas illusion sur la grandeur de son héros. C'est à mettre en lumière, à faire ressortir ce portrait en miniature, que sont consacrés les vingt chapitres suivants du travail de M. Drapeyron. C'est ainsi que le premier pas d'Héraclius dans la vie politique est le résultat de son ardente sympathie. Phocas déshonore la majesté du nom romain et souille le trône de Constantin ; le tyran enferme dans un monastère et soumet à une garde sévère la mère et la fiancée du jeune Héraclius ; d'autre part, les Perses, sous prétexte de venger le meurtre de l'empereur Maurice, ravagent l'Asie-Mineure, patrie des ancêtres d'Héraclius. Notre futur héros possède aussi la fameuse image d'Edesse, ce nouveau *labarum* destiné à un rôle aussi prodigieux que celui de Constantin. L'amour, sous toutes ses formes, lui commande de renverser Phocas ; son parti est pris : il marche contre Phocas, et, à l'aide des factions qui divisent la ville de Constantinople, il triomphe facilement de son ennemi. Mais se montre-t-il bassement cruel envers Phocas comme le prétend Le Beau dans son histoire du Bas-Empire ? M. Drapeyron en doute et croit que le meurtre de Phocas fut plutôt l'œuvre des factions du Cirqe que

le fait d'Héraclius. Nous inclinerions volontiers à l'avis de notre jeune historien. L'enthousiasme que cette soudaine et foudroyante expédition excita parmi les Grecs est inouï. Pour eux, le jeune guerrier est un nouveau Persée, un nouvel Hercule. Cependant Héraclius, comme épuisé par l'effort qu'il vient de faire pour abattre le tyran, hésite à accepter la couronne. C'est alors qu'apparaît un personnage qui doit jouer un bien grand rôle dans l'histoire de ce prince, nous voulons parler du patriarche Sergius, homme résolu autant qu'habile, et qui sut prendre sur Héraclius une influence décisive. Le même jour vit Héraclius époux et empereur : coïncidence salutaire, dit M. Drapeyron, car après la crise qu'il venait de traverser, il avait besoin d'épancher au sein de la famille son émotion où entraient tant de joie et tant de douleur.

Pour bien apprécier le rôle d'Héraclius empereur, il est nécessaire de connaître la nature et l'étendue de la puissance qui lui fut remise le jour de son couronnement ; de savoir quelle idée les byzantins se faisaient de l'Empire, quel principe ils assignaient au gouvernement, quel rôle ils attribuaient à l'empereur, et enfin quel était l'ensemble de leur système politique. C'est ce que M. Drapeyron n'a eu garde d'omettre, et nous devons avouer qu'il l'a fait avec une profondeur de vue remarquable. Il suit pas à pas, pour ainsi dire, la transformation de l'idée grecque en l'idée romaine qui la remplace à la cour de Byzance. Nous n'entrerons pas dans le détail de sa théorie, il faut la lire dans le texte et méditer surtout le passage où il nous montre la royauté romaine se transformant en une royauté presque biblique, pareille à celle que décrit Bossuet dans *ses maximes politiques tirées de l'Écriture Sainte*. Dieu, l'Empereur, le Patriarche, telle est la trinité politique du Bas-Empire. A côté de ce tableau vivant de la politique byzantine, où apparaissent plusieurs allusions aussi vraies que délicates au régime qui vient de finir en France, nous regrettons vivement de ne pas voir figurer celui du caractère byzantin, d'autant plus que, si nous avons bonne mémoire, nous nous souvenons avoir lu dans le travail manuscrit de M. Drapeyron, un chapitre intitulé : Caractère des

Byzantins — Le Bel-Esprit — Le Flatteur — Le Dévot — Le Raisonneur. C'est, sans doute, à la suppression de ce chapitre que l'un des juges de la thèse faisait allusion quand il disait : « M. Drapeyron s'est imposé de grands sacrifices d'écrivain en » publiant sa thèse. » Cette mutilation exigée, nous ne savons pour quel motif, nous paraît fort regrettable. En effet, ce n'est pas seulement aux théoriciens que tout gouvernement a affaire ; il a aussi à tenir grand compte de la disposition des esprits aussi bien que des événements politiques et des circonstances matérielles. Or, tous ces personnages extra-politiques que M. Drapeyron a sacrifiés, ont joué et jouent toujours un rôle fort important dans la politique, et il eut été aussi piquant qu'instructif de voir, sous quel masque, agissaient à la cour de Byzance ces sortes de personnages qui n'apparaissent guère, dans toute leur laideur, qu'aux époques de décadence politique et de dégénérescence des caractères et des esprits. Nous espérons bien que, dans une seconde édition, M. Drapeyron comblera cette lacune.

Voilà donc Héraclius au faite de la puissance. Tous les esprits sont tendus vers lui, que va-t-il faire, lui que le peuple a si vivement accueilli ? Va-t-il, profitant de la victoire qui semble lui sourire, marcher contre les Perses et venger, sans retard, le nom romain insulté par ses ennemis ! Tout au contraire, Héraclius devient aussi oisif et aussi invisible, pour ainsi dire, que ses prédécesseurs. La famille l'absorbe tout entier. Il est sous le charme d'Eudoxie qu'il perd bientôt. Sa mère, dont l'influence était très-grande sur lui, lui fait épouser Martina, sa proche parente. Cette alliance devint pour Héraclius et pour l'Empire la source des plus grands malheurs. Les canons de l'Eglise interdisent formellement les alliances de cette nature. Malgré les remontrances et les prières du Patriarche, Héraclius, dominé par une vive passion, épouse Martina. La faiblesse d'Héraclius, l'ambition de Martina, la superstition du peuple rendirent ce mariage funeste. Flavius et Théodore étant nés difformes, tout le monde voit dans cette difformité un châtement du ciel. Héraclius semble lui-même terrifié. En outre, de quelque côté qu'il portât ses regards, il ne voyait que l'anarchie au sein de la ville,

comme dans tout le reste de l'Empire. Les factions, le complot de Crispus le touchent à peine, tant il est absorbé. Cependant les progrès des Sassanides sous Chosroës, les troubles dont les Juifs étaient la cause réveillèrent soudain son attention. Et, en effet, tout cela était bien propre à donner un nouvel essor à cette âme qui n'agissait que sous l'impulsion d'une vive et profonde sympathie. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Drapeyron ce tableau de l'origine et des progrès de la puissance des Perses, opposé à celui de l'Orient Hellénique au VII<sup>e</sup> siècle, laissé dans un si triste état par Phocas. Ce prince, par la politique la plus funeste et la conduite la plus odieuse, avait surexcité les juifs contre les chrétiens et en avait fait des alliés de Chosroës. Pour comble de malheur, les soldats manquaient à l'empire et les finances étaient épuisées.

L'an 614 paraît devoir être fatal au christianisme. Sarbar, le sanglier royal, vainqueur de Jérusalem, s'empare de la Vraie-Croix; quatre-vingt dix mille chrétiens, lâchement livrés par lui, périssent de la main des Juifs. Tout semble perdu; tous, souverain et sujets paraissent se résigner à cette pensée. Le désespoir d'Héraclius est immense, il croit même le moment venu de renoncer à la couronne. En vain, les citoyens le conjurent de rester. Il allait se laisser entraîner par Martina, sa résolution paraissait irrévocable, quand un homme se présenta devant lui. C'était le patriarche Sergius, qui mit en déroute tous les calculs de la faiblesse et de l'égoïsme et sauva l'empire. Le trait principal du caractère de Sergius est une foi ardente et communicative. Il possède à fond la nature humaine et tout ce qu'il faut pour entraîner les cœurs. Il annule par son influence celle de Martina, et, entraînant Héraclius au pied des autels, il lui arracha le serment solennel de rester et de mourir à son poste. Une réaction salutaire s'opère alors chez l'empereur. De l'abattement il passe à l'activité. Il fallait relever le courage de ses sujets. Deux reliques rapportées par Nicetas, l'éponge qui avait servi à éteindre la soif du Christ, et la lance qui lui avait ouvert le côté, furent exposées à la vénération des fidèles, et l'on chanta des hymnes afin d'inspirer à tout le monde une ardeur tout à la fois pieuse et guerrière. Mais

il fallait du temps pour raviver les Grecs et les entraîner au combat et au martyre. Rien ne lasse l'empereur dont le sens pratique gradua si bien l'enthousiasme de ses sujets qu'il était prêt à marcher quand il éclata.

Mais avant de marcher contre le grand roi, il fallait se mettre en sûreté du côté des Avars. C'est par la politique extérieure qu'Héraclius commença à se montrer véritablement empereur et préluda à ses victoires. Le tableau qu'en a tracé M. Drapeyron est aussi vif et aussi rapide que profond. Une fois assuré du côté des Avars, Héraclius se prépare d'une manière sérieuse à la grande lutte, et, en général habile, il ramène peu à peu les Grecs à avoir confiance en eux-mêmes. Vaincus sous les murs de Byzance, les Perses se retirent et l'espérance renaît dans les cœurs. Cependant l'orgueilleux Chosroës n'en devient que plus insolent. Il écrit une lettre impertinente et hautaine à Héraclius, qui vit aussitôt le parti qu'il pouvait en tirer pour exalter le courage de ses concitoyens. Il fait publier partout que le grand roi sommat les Grecs de renier le Dieu crucifié et d'adorer le soleil. L'exaltation est au comble. Héraclius a conquis un empire immense sur la multitude. Le peuple et le clergé rivalisent de générosité et de résignation. Les coffres de l'Etat se remplissent ainsi que les cadres de l'armée ; d'autre part, Héraclius, par différents traités, se met en sûreté du côté des Avars ; l'image de la Vierge est exposée dans la basilique ; Héraclius lui-même se retire, pendant tout un hiver, dans un faubourg de la ville pour y méditer, dans le silence, sur son plan de campagne. M. Drapeyron a consacré à décrire cette retraite l'un des meilleurs chapitres de son excellent travail.

Enfin, le 4 avril 622, le jour de la fête de Pâques, l'empereur, sortant de sa retraite, fait une communion publique, et place ainsi son entreprise sous les auspices du souvenir le plus auguste de la religion et de l'histoire, la Rédemption du genre humain. Puis après avoir remis la ville et son fils entre les mains de la Vierge et de Sergius, Héraclius met à la voile, et, au grand étonnement de tout le monde, franchit l'Hellespont et les Dardanelles, pour aller mouiller dans le golfe de Scanderoun. C'était agir avec

une habileté consommée, fruit, sans doute, de ses méditations pendant sa retraite. Il ne montra pas moins d'habileté dans les marches et contre-marches par lesquelles il aguerrit ses troupes, dans la sage disposition de ses campements qui permettent aux quelques garnisons, restées debout en présence des armes persannes, de rejoindre l'armée. Dans le récit de toutes les manœuvres du grand général, aussi bien que dans celui des six campagnes contre les Perses, M. Drapeyron nous montre toutes les qualités de l'historien le plus consommé. Il s'élève à la hauteur de l'historien de la République et de l'Empire. On croit assister, en personne, aux manœuvres aussi savantes que hardies du champion de la religion chrétienne contre le mazdéisme. Héraclius, en effet, comme plus tard le Charlemagne de la légende, s'apparaît à lui-même et aux Grecs comme l'apôtre armé du christianisme. Le message envoyé à Constantinople après la destruction de l'empire persan, est à la fois un hymne en l'honneur de Dieu, une exhortation religieuse et un bulletin de victoire. Ce qui met le comble à la joie et à l'enthousiasme général, c'est qu'Héraclius a recouvré la Vraie-Croix. Cette conquête a été immortalisée dans l'Eglise chrétienne, par la fête de l'*Exaltation de la Croix*, et le nom d'Héraclius retentit chaque année partout où s'élève un temple chrétien.

Les victoires d'Héraclius avaient sauvé l'empire et la religion, et donné la paix au monde. Cependant tout danger n'était pas passé. La paix, qui suivit ces campagnes victorieuses, fut funeste à l'empire et prépara à la religion des désastres irréparables. Les Grecs du Bas-Empire sont toujours les descendants des sophistes et des beaux esprits de la Grèce antique. Les querelles et les discussions théologiques recommencèrent à nouveau. La division se mit parmi les sectes religieuses, dont M. Drapeyron explique, comme un vrai théologien, les doctrines et les tendances. Ces discussions, auxquelles Sergius se mêla imprudemment, furent la cause des plus grands malheurs pour l'empire. Mahomet allait habilement profiter de la zizanie qui régnait entre les différents patriarches de l'empire et les chefs de sectes.

Voilà donc M. Drapeyron amené naturellement à nous parler

de Mahomet et de l'Arabie. Il juge avec une grande impartialité et une grande profondeur de vue Mahomet et sa doctrine, et fait habilement ressortir les causes diverses qui ont contribué à la rapide expansion de l'islamisme. Il y a surtout un parallèle entre Héraclius et Mahomet qui nous a vivement frappé, et qui fait bien comprendre et l'insuccès du destructeur de l'empire des Sassanides, et les victoires rapides du prophète de la Mecque. Ce qui perd Héraclius, c'est ce qui l'a relevé dans la lutte contre les Perses, l'enthousiasme religieux. Poussé par l'esprit d'intolérance, il s'aliène les Juifs en leur intimant l'ordre de quitter Jérusalem, et les pousse au désespoir en n'osant point résister aux sollicitations des chrétiens, que le désir de la vengeance aveuglait. Les massacres recommencent, et les Juifs traqués passent du côté de Mahomet qui sait en faire d'utiles alliés. Comme on le voit, c'est encore l'étude du caractère d'Héraclius qui nous fait comprendre les revers qui vont succéder aux plus éclatantes conquêtes. Bientôt à la faiblesse viendra se joindre la superstition, quand les premiers revers auront détruit le prestige des brillantes victoires des *Six-Journées*. L'extrême faiblesse, le suprême découragement succède à l'enthousiasme d'autrefois, puis la superstition et la pusillanimité annulent complètement les puissantes facultés d'Héraclius qui se croit repoussé par Dieu, qui ne veut plus de son ancien serviteur. Le souvenir de son mariage, contraire aux lois canoniques, trouble l'intelligence d'Héraclius jadis si brillante. Revenu à Hérée, il ne peut plus agir. Il se croit coupable, il redoute la lumière et les regards. Toujours dominé par Martina, il laisse les tragédies les plus sanglantes se jouer à Constantinople même. Cependant sa raison, affaiblie un instant, semble renaître au moment où il retrouve Sergius. Sans avoir l'enthousiasme des premières années, sans redevenir le général intrépide des campagnes contre Chosroës, il se montra encore homme d'État; et, si les provinces d'Asie succombent les unes après les autres sous le fanatisme guerrier des disciples du Coran, il conserve encore assez d'habileté pour sauver l'empire du côté de l'Europe. Néanmoins, les progrès incessants de l'islamisme, la chute de Jérusalem, font sur l'âme d'Héraclius une profonde et

douloureuse impression. Il se croit définitivement rejeté par Dieu. Cette pensée le réduit à l'inaction. L'humiliation de l'empire lui fait perdre la raison. Il ne fait plus que languir, jouet des manœuvres de Martina.

Malgré la fin déplorable de son règne, le souvenir d'Héraclius ne s'est point anéanti même à l'extinction de sa race. La chrétienté n'a pu oublier la chute de Phocas, la défaite de Chosroës, ni la conquête de la Vraie-Croix. La légende et la poésie ont perpétué le nom d'Héraclius, qui est devenu le sujet d'un roman de chevalerie très-populaire chez nos ancêtres. Et nous aussi, dit M. Drapeyron en terminant son travail, « conservons pour Héraclius » quelque chose de la sympathie de nos pères. Il la mérite par » ses grandes actions comme par ses malheurs. » Nous ne pouvons que nous associer aux vœux du profond et brillant historien du premier des croisés, et lui renouveler nos remerciements pour le plaisir que nous a procuré la lecture de son livre, aussi fortement pensé et conçu que bien écrit. Les seules taches que nous y trouvions, c'est une certaine indécision ou plutôt une certaine timidité dans les premières pages. On dirait que trop plein de son sujet, il ne sait trop comment entrer en matière. Mais une fois lancé, il fournit sa carrière comme un généreux et vaillant athlète. Nous regrettons aussi qu'il n'ait pas pu traiter la légende de son héros. Mais, nous dit la renommée, ce qui est différé n'est pas perdu. M. Drapeyron se propose d'en faire l'objet d'un second travail. A cette occasion, qu'il nous permette de lui donner quelques renseignements dont il profitera, nous en sommes convaincu, et de relever une erreur qui se trouve à la dernière page de son livre et que les juges de son excellent travail ont négligé de lui signaler. Le poème allemand sur Héraclius n'est point d'Otton de Freisingen. En effet, en ne tenant compte que des dates, il y a presque impossibilité matérielle, puisque le poème de Gauthier d'Arras, d'après l'excellente dissertation de M. Littré, n'a été publié qu'en 1153. Or, Otton de Freisingen est mort en 1158, et, avec ses occupations et ses devoirs d'évêque, il n'y a guère de probabilité qu'il ait pu prendre connaissance du poème français, l'étudier et le traduire en cinq

ans. Mais si, d'un autre côté, on étudie bien le style du poëme, il ne peut être, de l'avis des meilleurs critiques d'Outre-Rhin, antérieur à 1250. M. Drapeyron s'est laissé égarer par l'éditeur de ce poëme, H. Fr. Massmann, qui, trompé lui-même par la similitude des noms et la réputation littéraire de l'évêque de Freisingen, le lui a attribué un peu à la légère.

En outre, bien que les deux poëmes soient absolument identiques pour le fond et un grand nombre de détails, peut-être qu'en les étudiant tous deux attentivement, on arriverait à douter si l'auteur allemand a réellement traduit le poëme français, malgré l'assertion très-nette par laquelle Otton débute :

Ein gelërter man hiez Otte,  
De dise rede tihte  
Und hât er aus brihte  
*Als ers an einem buoche las*  
Das an Walhischen gerschriben was.

Ce qui résulte de ce début, c'est que l'auteur doit avoir lu dans un livre, écrit en français, le récit qu'il va faire, mais rien de plus. Or, on rencontre, à cette époque, en France comme en Allemagne, une foule de troubadours et de trouvères aussi bien que de Minnescenger qui, pour donner plus de poids à leurs récits ou à leurs inventions, disent formellement et en termes très-solennels qu'ils les ont empruntés à l'étranger. Cela donne du relief, on passe pour savant auprès de ses lecteurs. Du reste, en consultant bien les monuments du VII<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle, on retrouve le même récit, pour le fond du moins, dans un grand nombre de chroniques. C'est ainsi que dans la chronique Pascale rédigée sous Héraclius lui-même, on lit déjà l'histoire du mariage de Phocas avec Athanaïs, fille du philosophe Héraclite et celle du soupçon d'infidélité et de rapports suspects entre Athanaïs (Eudoxie) et Paulinus. Paulinus est mis à mort et Athanaïs se retire à Jérusalem, où elle proteste de son innocence jusqu'à la mort. D'autre part, on retrouve dans la chronique des Empereurs et à une époque beaucoup plus ancienne que le poëme de Gauthier d'Arras, l'histoire de Crescentia, qui est absolument celle d'Athanaïs pour le fond.

Pendant une longue absence, le mari de Crescentia la remet à la garde de son frère qui a l'ordre d'employer tous les moyens pour amener sa belle-sœur à l'infidélité. Crescentia oppose la plus longue et la plus vive résistance, elle parvient même à enfermer son tentateur dans une tour. Au retour de son époux, Crescentia n'en est pas moins accusée par son propre beau-frère. Plongée dans la misère la plus profonde, elle la supporte avec résignation jusqu'à ce qu'enfin son innocence est reconnue. Il y a dans cette légende les éléments d'une foule d'autres, par exemple de celle de Griseldis, célébrée par Chaucer, vantée par Pétrarque et Boccace ; de celle de Geneviève de Brabant, etc. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est de trouver en sanscrit un récit tout à fait identique dans les aventures de Nala et Danayanti. — La légende d'Athanaïs et de Phocas est donc une légende tombée dans le domaine commun, et, si nous pouvions relire en ce moment tous les romans de chevalerie, nous pourrions multiplier les rapprochements et les ressemblances. Nous serions donc fort porté à croire que les deux poètes ont travaillé sur un fond commun, tout en reconnaissant que le français a précédé d'un siècle environ l'auteur allemand qui a pu s'aider de Gauthier d'Arras, et qui a, dans tous les cas, cherché à se rehausser aux yeux de ses compatriotes en faisant ostentation de science et d'érudition. D'autre part, en étudiant de plus près la trame des deux poèmes, nous retrouvons un certain nombre de différences qui sont toutes à l'avantage d'Otton, et qui nous portent à croire que le poète allemand n'a pas servilement imité le poète français. Ainsi l'auteur français fait d'abord paraître Héraclius à la cour de l'empereur Loïs avant de le faire parvenir au trône de Constantinople. C'est sur sa réputation qu'après la mort de Phocas, tué en trahison par Chosroës, il est élu empereur d'Orient par les byzantins. L'auteur allemand, plus conforme à l'histoire, fait venir Héraclius de très-bonne heure à la cour de Phocas, où se révèlent toutes les qualités merveilleuses dont il est doué. Il devient le conseiller intime de Phocas auquel il succède naturellement, grâce à la réputation qu'il s'est acquise. Sans être beaucoup plus conforme à la vérité historique que l'auteur

français, le poète allemand est du moins plus conforme à la vraisemblance. Nous sommes porté à croire qu'il s'est autant inspiré de la légende primitive, telle qu'elle est racontée dans la chronique des Empereurs, que du poème de Gauthier d'Arras ; on peut croire aussi que les deux poètes ont cherché des allusions dans l'histoire de leur patrie réciproque. Ainsi Gauthier a dû avoir en vue Louis VII et Eléonore de Guyenne ; ce qui explique pourquoi il donne pour maître à Héraclius l'empereur Loïs. Quant à l'auteur allemand, il a évidemment en vue Frédéric Barberousse, qui se sépara, en 1153, d'Adelaïde de Vohburg. Les conditions dans lesquelles les deux auteurs font vivre Athanaïs après sa séparation et son nouveau mariage, sont une preuve nouvelle que le poète allemand s'est plutôt inspiré de la légende primitive et de l'histoire nationale que le poète français. En effet, Gauthier d'Arras nous montre Athanaïs et Parides vivant dans le bonheur et l'opulence ; l'auteur allemand, au contraire, leur fait une situation beaucoup moins belle. Or, l'histoire est là pour nous dire l'heureuse fortune d'Eléonore de Guyenne après son divorce. D'autre part, Adelaïde de Vohburg, répudiée par Frédéric, n'épouse qu'un vassal inférieur, Dietho de Ravensburg, et l'historien qui raconte les aventures de ces deux amants parle de paille pour lit et d'eau pour boisson. Si les deux poètes diffèrent en beaucoup de points dans cette première partie de la légende d'Héraclius, dans ce que nous appellerons la partie mondaine, ils se ressemblent beaucoup dans la seconde, dans celle qui a surtout rendu fameux Héraclius dans l'univers chrétien, la conquête de la Vraie-Croix, dont la fête de l'Exaltation a éternisé le souvenir. C'est que là, il n'y avait pas à s'éloigner de la tradition, sous peine d'encourir les foudres de l'Eglise.

Telles sont les quelques indications que nous prenons la liberté de donner à M. Drapeyron. Nous espérons qu'il complètera bientôt son histoire d'Héraclius par un nouveau travail aussi consciencieux et aussi bien écrit que le premier. Il en a pris l'engagement devant le public, en publiant sa première étude que nous pouvons dire faite *de main d'ouvrier*.